

Sarajevo : enfance et guerre

par Claude Lueziior

Peut-on « lire » une peinture ? La plupart du temps, l'œil regarde, s'imprègne, s'émerveille mais ne « lit » pas. Toutefois, depuis des temps immémoriaux, l'artiste ne se prive pas d'évoquer la Bible sur ses vitraux ou ses fresques. Le Caravage témoigne d'une *Descente de la croix* ; Michel-Ange raconte le *Jugement dernier* ; le Greco relate la panique des soldats devant la *Résurrection*. Sans parler de Delacroix et de sa *Liberté guidant le peuple* ou des *Massacres de Scio*, ou encore du *Radeau de la Méduse* de Géricault. Peintures narratives, témoignages, engagements plutôt qu'extases.



Compte tenu de son thème, de ses dimensions et de la multiplicité de ses personnages, le *Sarajevo* de Jacques Biolley se « lit » tout autant qu'il se regarde. Peinture engagée par excellence car imaginée comme un plaidoyer en faveur de l'enfance happée par la folie guerrière. Au printemps 1993, l'artiste rencontre Mme Danielle Mitterrand, épouse du Président de la République française. Celle-ci, dans le cadre de sa Fondation France-Libertés, va appuyer ce projet de tableau qui évoquera le martyr de la capitale bosniaque. En marge des résolutions onusiennes et des discours alambiqués, se nouent une estime et une amitié. Peu après la sortie de son livre intitulé *Un génocide en toute liberté*, l'artiste, âgé de trente-six ans, travaille à cette vaste peinture durant plusieurs

mois. En novembre 1993, elle est présentée devant les médias internationaux au Victoria Hall, à Genève. D'une certaine manière, l'ombre tutélaire d'Henri Dunant s'anime, une fois encore.

Ensuite, cette œuvre majeure se fait itinérante. Elle est accueillie dans une dizaine de villes d'Europe, notamment à Strasbourg et à Paris. Elle suscite l'intérêt des critiques et du public. Son écho est amplifié par le regard de consciences avivées. Son but est à la fois idéaliste et concret : grâce à la vente de reproductions, il s'agit de récolter des fonds en faveur d'un centre pour adolescents situé dans un des quartiers régulièrement bombardé de Sarajevo. Il s'agit également d'offrir à la ville une œuvre qui sera le symbole à la fois des souffrances endurées et du mouvement de solidarité imaginé à partir d'un pays en paix.

Regardons le tableau de droite à gauche. Un personnage glabre tout d'abord : c'est l'idéologue. Le livre qu'il tient ouvert sur ses genoux rappelle l'impact des textes qui servent à endoctriner la foule afin d'obtenir d'elle les excès les plus sanglants. L'homme est entouré par cette multitude qui, au nom d'une « pensée » nourrie de sophismes, va cautionner l'entreprise criminelle présentée sous le terme équivoque d'épuration ethnique. Déjà l'on piétine l'humain, déjà l'on jette des nourrissons dans les flammes. Les visages ne sont que masques et ombres anonymes : ferments de guerre et de sang qui nourrissent et justifient toutes les exactions. Plus bas, une femme semble prier alors que des enfants se montrent effarés par la violence des adultes en déraison.

Au-dessus de ces personnages s'élève une construction apparemment équilibrée. En réalité elle n'est qu'illusion. Le vent la traverse. Elle est à l'image des discours fallacieux qui servent à justifier les actes les plus vils. Inachevée ou trompeuse, cette architecture est le reflet des thèses vides de sens qui vont permettre à la haine de se déployer, avec la bonne conscience pour toile de fond.

Le tragique s'amplifie au milieu de la toile : corps dévastés, déchirure, solitude d'une enfant tenant en ses mains un modeste ballon, à la fois fragile espoir de jeu et métaphore d'un monde à reconstruire. Un pan de mur, tel un oiseau démoniaque, semble le convoiter de son bec. En contraste avec sa robe immaculée, la fillette est grave, tel un personnage à la Niquille ou à la Balthus : à qui transmettre le ballon quand des *snipers* ont électivement assassiné nombre d'enfants ?

Un musicien est situé au centre de l'œuvre : image dérisoire et pourtant véridique : dans les décombres de la Bibliothèque de Sarajevo, pilonnée dès les premières heures par des extrémistes, un violoncelliste, chaque jour, a fait acte de résistance symbolique en venant jouer sa musique. Magnifique revanche sur l'absurde : la beauté renaît parmi les ruines. Au loin, un brin de femme écoute le message d'espoir. Parmi des boulets, comme autant de crânes fracassés.



Au premier plan, une mère dénuée de tout. Dans ses bras, un enfant rouge. Son enfant : rouge et ensanglanté. Elle est debout, marchant vers son destin. La douleur anoblit son visage. Sur ses pas, le geste d'une femme vers le Très-Haut : sa posture n'est pas sans évoquer un certain Goya. Plus loin, comme en contrepoint, un grand personnage dont la toge pourpre tombe sur une terre glacée de bleu où grouillent des rats. L'homme est méditatif. Tel un penseur à la Rodin, il est en quête de

sagesse ou d'une réflexion cohérente qui structure l'être. A la verticale de ce groupe de personnages, l'architecture joue là aussi un rôle métaphorique. De la lumière apparaît. Un pont scintille, symbole de lien ou de partage. Des constructions harmonieuses se déploient alors que le jour semble renaître.

La gauche de la toile est tragique. Ici volent les oiseaux du malheur. On y voit une foule d'ombres, des formes en débandade, tout un peuple de réfugiés forcés de quitter leur foyer pour chercher leur salut dans la fuite. La lueur se fait rare, comme filtrée par des paupières baissées. Les sans-avenir se comptent par milliers. C'est l'univers glauque des déplacés et des écorchés ; c'est la fuite vers de dangereuses collines. Les cités ont été vidées de leur substance. Face au désarroi et à la misère, une fillette aux gestes ronds tient dans ses bras l'être qui n'est plus.

L'œuvre a donc parcouru son « chemin de Compostelle » pour être finalement offerte à l'Hôpital Kosevo, à Sarajevo, en ce lieu témoin de tant de souffrance, parmi les décombres qui attestent qu'une civilisation plurielle peut être détruite sous nos yeux en raison d'idéologies saturées de haine et de désir de revanche.

Un projet éducatif a complété cette action militante : une cinquantaine de jeunes gens issus des quartiers environnants ont emboîté le pas de Biolley et ont peint sous sa férule une fresque de vingt-huit mètres de long sur un mur entaillé par le destin. Prolongation d'un itinéraire, expression d'un renouveau après les convulsions guerrières. Cinquante adolescents reprenant le flambeau de la création : quoi de plus beau pour exprimer l'indicible ?

On a dit que *Sarajevo* était le *Guernica* de Biolley. Si le style diffère, l'esprit est analogue. La toile de Picasso a probablement eu davantage d'impact contre la guerre d'Espagne que bien des éditoriaux ou savantes analyses. Elle témoigne pour toujours de la virulence de ce conflit et de tous les autres. C'est peut-être une fonction essentielle de l'art. Il ne s'inscrit pas dans le cognitif mais parle au cœur, là où germent l'intuition et l'émotionnel, pour autant qu'il y ait amour. Au-delà de la compassion, le *Sarajevo* de Biolley jaillit comme une force amoureuse : celle du violoniste, celle de la femme aux bras levés, celle de l'enfant au ballon, celle de la fillette aux bras vides.

Il faut par ailleurs souligner le fait que l'artiste ne s'est pas seulement impliqué dans ce tableau monumental et dans le livre très argumenté qui a précédé, il s'est rendu personnellement dans la ville dévastée. Il y a rencontré les gens, a dialogué sur place avec autorités et jeunes gens, médecins et veuves. Il ne s'est pas contenté de retranscrire leur douleur, il a contribué à un pan de connaissance. Cette œuvre rebelle n'est donc pas le simple fait d'un artiste isolé dans son atelier, mais un partage, une démarche de vie.

On sait également que Jacques Biolley s'est impliqué de manière tout à fait concrète et périlleuse pour sa personne à Prague, en 1984, quand le rideau de fer enfermait les citoyens de l'Est en une manière de ghetto ó bravant le risque de finir derrière les barreaux de ce régime totalitaire plusieurs mois durant. A travers ces faits, il s'agit de battre en brèche la vision éthérée que certains pourraient avoir de l'artiste. Jacques Biolley est certes en recherche d'harmonie : ses toiles sont synonymes de paix intérieure ou de paradis perdu. Il faut aussi savoir que le questionnement, le souci de justice et l'indépendance d'esprit sont des constantes chez cet artiste hors du commun. Peu d'entre nous ont agi à sa manière ! Avec force, avec conviction, pour tenter d'ébrécher un génocide ou pour apporter aux uns et aux autres les couleurs d'une peinture.